

éclairées ! Les lignes suivantes, publiées par un écrivain d'un grand sens et d'un grand talent, méritent d'être lues et méditées avec soin :

J'ai vu hier une chose tristement comique.—Une famille de cultivateurs a cru devoir *pousser* un de ses membres : un garçon a été mis à l'Université.—Dieu sait que de sacrifices il a coûtés à ces pauvres gens !—Dieu sait de combien de vêtements chauds on s'est privé l'hiver pour entretenir l'orgueil futur de la dynastie !—Combien de fois on a mangé du pain sec, quand arrivaient les époques *fitales* des quartiers à payer !—Il reste à la maison un fils et une fille.—La fille a manqué un bon mariage avec un garçon qu'elle aimait—ses parents n'ayant pas voulu lui donner une petite dot que demandait la famille du jeune homme, parce que tout l'argent était destiné à celui qu'on élevait pour en faire un *Monsieur*—Le fils conduit la ferme et nourrit tout le monde ;—mais il a bien du mal à obtenir quelques livres pour suivre les progrès de l'agriculture.—Il a besoin de se quereller pour obtenir de ses parents le fumier nécessaire pour engraisser ses terres.—Ni lui ni sa sœur n'ont d'habits propres pour le dimanche.—Le prix de leur travail opiniâtre est envoyé à la ville pour l'éducation universitaire du Monsieur.—Mais le Monsieur a écrit qu'il est bachelier.

Depuis quelques jours on attendait le dit Monsieur ;—il avait été passer le commencement des vacances chez un de ses camarades, et il n'avait accordé que huit jours à sa famille.—Il avait annoncé, par une lettre, qu'il allait arriver avec ce même camarade—Ses parents sont forts riches, disait-il ;—il espérait qu'on lui ferait un bon accueil, et qu'on n'aurait pas l'air trop habitant.

Depuis la réception de cette lettre, ces pauvres gens sont dans une agitation singulière :—d'abord on se prive de tout pour pouvoir dépenser davantage quand le Monsieur va arriver ;—on a vendu deux vaches, on a renoncé à acheter un cheval dont on a besoin et pour lequel on était en marché ; on a collé du papier neuf dans les deux belles chambres ; le père, la mère, le fils et la fille coucheront au grenier, sur la paille ;—on a emprunté des couverts d'argent, parce que M. le bachelier avait montré aux vacances précédentes un dégoût profond pour l'étain. On aurait bien voulu avoir un tapis, mais c'est fort cher ; et cependant il s'était tellement plaint des carreaux de briques, que la mère a eu l'idée de coller par terre, dans les chambres destinées à son fils et au camarade, du papier peint simulant le tapis.

Ces deux jeunes gens sont arrivés hier matin.—A la frugalité la plus sévère, —bien plus aux privations, —ont succédé subitement l'abondance et la profusion.—Le bachelier n'en a paru ni touché, ni reconnaissant ;—il s'est occupé d'excuser auprès de son ami les manières et le langage des parents qui se sont faits esclaves, et qui usent leur vie à travailler pour lui ;—qui composent son luxe de leurs privations perpétuelles.—Il les a pris à part, et les a engagés à parler le moins possible à table ; il les a repris durement et avec ironie sur quelques mots de leur village ; il les a raillés sur leur accent ;—il a accepté pour lui et son ami les meilleurs morceaux, —se levant de table à l'issue du repas, sans attendre que son père et sa mère en donnassent l'exemple, comme faisaient son frère

et sa sœur.—Il n'y a pas d'impertinence qu'il ne dise et ne fasse depuis son arrivée ;—mais le père et la mère l'admirent ; ils font signe au frère et à la sœur de se taire, si ceux-ci veulent répondre à quelqu'une de ses sottises et s'ils essaient de parler à leur tour.

Il leur a déjà annoncé qu'il faudrait redoubler de sacrifices, parce qu'il allait commencer à suivre le cours de droit.—Ces pauvres gens ont passé la nuit à chercher comment ils allaient trouver l'argent qu'il demande pour les premières inscriptions. Ils se sont arrêtés à l'idée de vendre encore deux vaches ; le fils aîné a dit : Mais, quatre vaches de moins, c'est beaucoup ! nous n'aurons pas de fumier pour nos terres cet hiver, la terre amaigrie ne produit rien ; les parents ne l'ont pas écouté.

Pour le jeune homme, il s'est vanté au fils de l'huissier de la ville, caddy villageois, qu'il avait fait croire à ses parents qu'il est bachelier, tandis qu'il a dépensé l'argent destiné à sa réception en parties de plaisirs. Comme, avant tout, il ne veut pas avoir l'air pauvre aux yeux du camarade qu'il a amené, pour expliquer l'absence de certains détails de luxe chez ses parents, il fait passer pour avares ces gens si généreux et si dévoués.—ALPHONSE KARR.

Choses et autres.

Le travail des élèves de l'école d'agriculture de Ste Anne à la ferme-modèle du Collège de Ste Anne.—Comme nos lecteurs le savent déjà, la rentrée des élèves à cette institution a eu lieu la semaine dernière. Ceux qui ont demandé leur admission à l'école ne sont pas tous rendus. C'est un tort, car outre les cours que les élèves reçoivent, ils sont initiés actuellement aux opérations les plus importantes de l'exploitation d'une ferme : les soins à donner aux animaux dans le temps de la stabulation, où ils requièrent le plus d'attention ; c'est la partie la plus économique et la plus importante à connaître.

Hier nous avons vu sept élèves de l'école d'agriculture activement à l'œuvre aux soins des bêtes à cornes. Au moment où nous étions à la ferme, le chef de pratique indiquait à chacun des élèves les animaux dont ils devaient avoir le soin jusqu'au temps du pâturage. Tous nous ont paru accepter leur tâche avec satisfaction, à l'exception d'un seul, parce qu'elle lui paraissait trop lourde. C'est un tort pour ce jeune homme, car si réellement il n'a à cœur de poursuivre la vocation agricole avec profit et avantage pour lui-même, le travail ne doit pas lui coûter ; surtout, il ne doit pas craindre de se salir les mains, puisque la mine qu'il aura à exploiter avec plus d'avantage sera le fumier : mine d'or qui lui vaudra l'aisance et le bien-être, comme le dit avec beaucoup de raison le Révd Père Lacasse.

Les élèves ont leur admission à l'école d'agriculture depuis l'âge de seize ans et plus. Depuis vingt-trois ans que nous suivons d'assez près, le travail des élèves de l'école d'agriculture sur la ferme du Collège, nous avons pu constater que les plus jeunes n'étaient pas les moins ardents au travail, et nous priions M. Barnard de prendre note de ce fait, comme justification pour ces jeunes gens qui sont presque des enfants, mais réellement des hommes par leur courage et leur bonne volonté.

Inutile à un jeune homme de demander son admission à une école d'agriculture, s'il n'a le goût du travail et s'il n'est décidé à mettre tout en œuvre pour se rendre capable de poursuivre avec avantage la profession d'agriculteur. Les anciens élèves de l'école d'agriculture de Ste Anne qui réussissent le mieux au dehors, et qui par conséquent font honneur à cette institution, sont ceux qui se sont le plus appliqués à suivre les cours et qui ont été les plus ardents au travail sur la ferme et aux champs.

Soit dans la direction de l'école, qu'elle vienne du Supérieur du Collège, du directeur de l'école, des professeurs et du chef de pratique de la ferme, il y a ce qu'il faut pour former de bons agriculteurs, si les élèves y mettent de la bonne volonté en poursuivant activement les travaux auxquels ils sont soumis. Les cours sont parfaitement adaptés aux besoins de notre culture canadienne. L'élevage du bétail ne laisse rien à désirer